

Parole(s) d'Ignace

Par Bernard Poix-Sester

février 2019

Quand Ignace s'est-il mis à parler ? Il y a un an ou deux me semble-t-il, difficile de me le rappeler. En revanche, je me souviens que c'était en pleine nuit, vers trois ou quatre heures du matin. Le ciel était particulièrement dégagé et la lune était pleine : idéal pour la prendre en photo avec le télescope ! Mais que de préparatifs, de réglages avant de prendre le premier cliché ! Ignace m'avait suivi. La relative fraîcheur qui exsudait du sol semblait mieux lui convenir que l'atmosphère encore moite de la chambre après la grosse chaleur d'une journée au cœur de l'été. Il était couché de tout son long et semblait même avoir tiré au maximum sur ses pattes pour augmenter encore son envergure. Il poussait comme à l'accoutumée de faibles jappements, que j'interprétais habituellement comme la manifestation qu'il était en train de rêver...

Soudain, ce qui peut être pris pour de faibles gémissements, devient un râle plus grave. Je le regarde, pas un poil ne bouge. Je me concentre à nouveau sur la focale de l'appareil photo : enfin une image nette ! J'enclenche avec d'infinies précautions le déclencheur sans fil radiocommandé, le moindre frémissement de l'objectif, compte-tenu de la distance, rend le cliché irrémédiablement flou. « Clic, clac, l'affaire est dans le sac », crois-je m'entendre dire. Je vérifie sur le petit écran de contrôle de l'appareil : impeccable ! Je me retourne pour prendre mon chien à témoin, il a effectivement levé la tête. Je m'approche donc de lui pour lui faire un petit grattage affectueux sur la tête, non sans avoir attendu qu'il est fini de s'étirer, ce qui se concrétise toujours par une grande extension du cou accompagné d'un bâillement plus ou moins sonore.

- « Clic, clac, l'affaire est dans le sac » !

Je manque de tomber à la renverse et d'instinct, je retire brusquement ma main, comme si j'allais me faire mordre illico !

- « Clic, clac, l'affaire est dans le sac »,

Cette fois, plus de doute, cela vient bien d'Ignace. Il penche la tête sur le côté, prend son air de cocker désespéré et remue faiblement la queue dans l'attente d'une caresse qu'il n'a aucun mal à obtenir d'habitude.

- Mais tu parles ! dis-je en prenant un air bête, ce qu'il me fait aussitôt remarquer.
- Vous verriez votre tête ! C'est plutôt moi qui devrais vous gratouiller le crane !

J'essaie de réunir tout ce qu'il y a de rationnel en moi, et pourtant je l'interroge :

- Mais ce n'est absolument pas possible que tu parles, enfin !

Qu'est-ce qu'il y avait dans la tarte de Richard ce soir ? me dis-je tout bas.

- Il n'y a pas de quoi en faire un drame... dit alors Ignace, « Ça fait un moment que je voulais vous le dire que je savais parler, mais comment s'y prendre ? Mon autre Papa, avec ses problèmes de cœur, ce n'était pas la peine d'en rajouter ! Mais vous, vous ne parlez plus non plus du coup ! »

C'est vrai que je demeure perplexe et me décidant à l'exprimer, je déclare d'une voix hésitante :

- C'est que je ne sais pas comment prendre et gérer cette nouvelle situation. Dès que cela va se savoir, mon pauvre Doudou, tu vas avoir le monde entier après toi !

Semblant nettement moins troublé, il affirme :

- Je ne veux pas de cela, je n'aime que mes deux papas ! Allez, on joue ?

Je ne sais pas trop quelle attitude prendre :

- C'est-à-dire que...

Ignace me regarde :

- Ne vous mettez pas la rate au court bouillon, j'ai envie de me dégourdir les pattes moi ! Dit-il.

Je joue le jeu

- Eh bien, monsieur a du vocabulaire et de la syntaxe...
- Je suis à la bonne école ! me coupe-t-il.
- Et de la répartie ! Je lui réplique.

Soudainement, je me rends compte qu'il me donne du « vous », ce que je ne me voie pas faire, ni d'ailleurs de lui envoyer la balle, ou même de le flatter, l'embrasser comme j'ai l'habitude de le faire. Il venait, en un instant, de devenir mon alter ego, mon semblable... Maladroitement, je décide de lui en parler, sans trop savoir son stade de maturité. Je calcule brièvement dans ma tête : cinq fois sept font trente-cinq. La période de la maturité épanouie pour un homme, mais qu'en est-il pour un chien ? Que lui ai-je appris à part : « stop, assis, couché, pas bouger, viens-ici » ? Bon il semble

avoir des capacités insoupçonnées, s'il a réussi à apprendre le français aussi bien... Me voyant pensif, préoccupé, il lâche sa balle et vient poser son museau sur mon genou :

- Come on ! me dit-il doucement, dont'mind !

Je reste éberlué :

- Tu parles aussi l'anglais ?

Je reste totalement abasourdi tandis qu'il me répond du ton docte d'un scientifique sûr de ses connaissances accumulées au fil des ans :

- Bon, je vois bien qu'il faut vous instruire un peu. Vous n'avez pas tout appris dans vos livres à ce que je vois. Vous autres, les humains ignorez désormais tout de ce qui nous rapprochait les uns des autres, l'animalité ! Vous, égoïstement ne parlez que d'humanité. Si, si ! Même chez nous, les chiens, vous vous évertuez à nous trouver des réactions humaines quand cela vous flatte. Mais quand vous déplorez parfois qu'il n'y ait pas la moindre trace d'humanité chez l'un de vos semblables, vous le traitez d'animal... Mais, c'est vous qui tuez, non pour manger ou vous défendre uniquement, non, mais pour assurer votre pouvoir. Vous continuez à ne plus vous sentir entre vous, mais que savez-vous encore des odeurs ?

Une pause, puis je lui fais remarquer :

- Tu n'es pas le plus à plaindre, toi !

Sans se troubler, il affirme :

- Ce n'est pas une raison, il y a moi, qui suis quasiment muet et tous les autres, ceux qui aboient tout le temps, vous êtes loin d'imaginer tout ce qui se dit !
- Pourquoi ? Cela veut dire quelque chose ? j'interroge incrédule.
- Bien sûr ! C'est difficilement traduisible, vous savez. Moi, les langues c'est dans mes gènes : le français littéraire, je le tiens de ma mère qui s'appelait Duchesse. Puis ensuite, j'ai lu tous les bouquins de celle qui est dans votre cercle littéraire... Celle qui est palmée comme un canard ! Vous voyez ? Celle qui vient avec une guimbarde des années cinquante ! Elle pollue, mais qu'est-ce qu'elle raconte bien les histoires, j'espère qu'un jour elle va parler de moi !

Je le rassure :

- Probablement, si ce n'est déjà fait ! Et pour l'anglais ?

Un peu moqueur, il me raconte :

- Comme vous auriez pu le deviner, je le tiens de mon père, « Every day now » ! Ah ! mes parents ! Mon père, je ne l'ai pas connu, il a été juste une saillie, comme vous dites, dans la vie de ma mère. C'est donc elle qui m'a strictement interdit de révéler mon don caché pour parler les langues et m'a lancé une « fat-whouah » (un gros whouah, en anglais), le bannissement définitif de la gent canine si je trahie le secret...
- Mais personne ne le saura ! Dis-je m'exclamant.
- Sûr ? demande-t-il anxieux,
- Sûr, je lui affirme. Puis Ignace reprend :
- Et mon cher papa Richard ? Il doit savoir, lui. Comprenant son anxiété, je me dépêche de le rassurer :
- On le lui dira tout à l'heure... Je m'en occupe. Il poursuit alors :
- En tout cas, en dehors de lui, il ne doit pas y avoir la moindre attitude laissant deviner que je comprends tout ce qui se dit ; pas plus envers la chienne du comte avec son nom de garçon, Hermès, que devant la pipelette de Louralou, qui parvient à crier plus fort que sa maîtresse !
- Non ! dis-je dubitatif à Ignace qui ajoute :
- Mais si, elle serait capable d'alerter tous les chiens de Nevers à Cosne et de Sancerre à Bourges ! Déjà qu'elle me traite de chien de race et d'intello parce que j'ai eu un éducateur ! Pourtant pas longtemps, il vous hérissait celui-là qui prétendait tout savoir de l'instinct de meute ! On ne l'a jamais revu, payé mais sans le travail fini. Je peux bien le dire aujourd'hui, j'avais bien compris vos ordres basiques ! En vous montrant que je savais les exécuter, j'amusai tout le monde et me débarrassait du tyran qui me terrorisait ! Et puis, pendant que j'y suis, tenez, je vais vous dire, votre cercle littéraire...
- Oui, qu'est qu'il a mon cercle ? Dis-je intrigué, tandis que sa péroraison repart de plus belle :
- Méfiez-vous de la citadine, la maîtresse des deux chiennes, celle qui les appelle ses « fifilles ». Je l'ai reniflé l'autre jour, elle portait leur odeur : des demoiselles bien nées, il n'y a pas de doute ! Mais avec leur maîtresse, oh, bien née, elle aussi, je reste sur mes gardes. Cela ne vous intrigue pas vous ? Elle a un pseudo, elle raffole des histoires de gens pas très nets, alors, pensez, si elle s'en prenait à écrire sur les chiens ! C'est que, elle, elle a du flair encore, elle sait suivre ses instincts. C'est une intrigante. Elle entraîne ses lecteurs-victimes ou mieux,

les embarque dans des histoires de fou à devenir fou, les rendant incapables de trier la vérité du mensonge. D'ailleurs, existe-t-elle vraiment ? Je ne serai pas étonné qu'un jour on découvre, je ne sais pas moi, peut-être que c'est la véritable auteure d'Histoire d'O !

J'éclate alors de rire :

- Quelle imagination ! Tu te méfies de tout le monde alors ?

Il repart imperturbable :

- Non, heureusement, il y a la Babette, douce et discrète : un sucre, enfin, ce que j'imagine que doit être un sucre puisque je n'y ai pas droit...

Là, je l'interromps :

- Pour ton bien tu le sais.

Sans sourciller, il continue, enthousiaste, ivre de la parole enfin libérée :

- J'oubliais les poétesses ! Que c'est compliqué leurs histoires de verre à pied moi qui mange et boit dans des gamelles ! Que voulez-vous que je comprenne ? Déjà les pieds, alors que je n'en ai pas et les vers, alors que j'en ai plus avec ces infâmes cachets que je suis forcé d'avalier tous les mois ? On devrait leur en donner car parfois on a l'impression que les vers les rendent tristes, leur fait mal... Mais, j'y pense, il y a le nouveau, celui qui parle comme un docteur, un docteur de la Loi, s'entend, il doit pouvoir les remettre dans les clous, lui. On le prendrait totalement au sérieux si ce n'étaient ses yeux pétillants qui trahissent la fibre malicieuse du bonhomme, révélant à l'avance qu'un de ses bons mots ne va tarder à suivre... Bravache, il promeut l'irrévérence mais ne pousse guère l'écrit d'Onfray : vous avez vu comment il vous l'a dégonflé l'aigle de Caen ? Oh, mais j'y pense, lui qui parle tout le temps d'Islam, il doit s'y connaître en matière de « fat-Whoua », vous croyez qu'il pourrait...

Je le coupe :

- Mais non ! l'islam, ce sont les fatwas, rien à voir ! Mais... Il est bientôt cinq heures ! On ne t'arrête plus !

À ce moment précis, j'éprouve une sensation étrange, comme celle d'un sommeil éveillé... J'ai un de mes pieds pendu hors du lit, trempé ; pourtant, je suis assis, j'écoute mon chien parler... Mon chien... parler... Je m'éveille d'un coup. Je réalise que je me rêvais dans mon lit mais je suis vraiment toujours dehors. Ignace me lèche un pied sorti subrepticement du chausson pour tenter de capter une hypothétique fraîcheur. Avec un air enjoué, il tente de m'entraîner dans sa fougue pour un lancer de balle prouvant une fois de plus, dans ces premières lueurs du jour, ce que « retriever » - le rapporteur - veut dire. Je lance la balle, il anticipe le tir, en trois sauts il s'en empare et revient : trois, quatre fois puis s'en désintéresse, pour un temps du moins. Je lui murmure quelques banalités dans l'oreille, il remue faiblement la queue. Je m'écarte en posant mon index verticalement sur ma bouche :



- Chut !

Je jette un coup d'œil sur l'écran de contrôle de l'appareil photo resté allumé. Le cliché de la lune apparait, je ne m'étais pas trompé, c'est vraiment réussi cette fois.